

Être bilingue n'est pas le reflet d'une superposition, d'un feuilleté cru ou cuit où les saveurs spécifiques de chaque langue sont reconnaissables ou discernées par l'oreille entraînée à la réception de langues diverses.

Moi, locutrice arabofrancophone, j'ai baigné dans une culture où coexistent l'arabe algérien, l'amazigh, le français et l'arabe scolaire, sans oublier le créole algérien, ce creuset linguistique qui touille continuellement tous ses acquis hétérogènes exprimant un parler spécifique particulièrement leste et favorable aux renouvellements et aux ajouts continus jouant de mixtures lexicales et syntaxiques. Il s'agit d'une braisière qui ne quitte pas le feu quotidien et où, à la manière de l'auberge espagnole, chaque locuteur apporte sa contribution, qui n'est jamais la même d'une visite à l'autre. La combustion se produit du fait des nouveaux jeux de langue, des acrobaties, des rapports de « force » entre langues maîtrisées, ce qui nous ramène en quelque sorte, à la définition d'une langue vivante par rapport aux langues mortes. Le créole algérien est novateur, ne porte pas de regard extérieur sur l'importance de telle ou telle langue. C'est probablement dans ce créole maintenant habituel au cinéma et au théâtre que je « devrais » produire mais je ne me le permets pas encore et envie les jeunes qui osent le faire, même si cela reste une pratique marginale non officialisée par une production éditoriale, a priori.

À la question pourquoi le français, je réponds sans jouer : Pourquoi pas le français qui m'appartient autant que le reste des langues que je maîtrise ? Cette question ne se justifie que d'un point de vue idéologique où le français est considéré, à tort, comme langue étrangère dans une société qui le pratique au quotidien et dont c'est également un moyen d'apprentissage de certaines disciplines.

Je n'ai pas décidé de ma langue de création, peut-être que dans mon cas, c'est celle que je « ressens » le mieux pour aboutir une mise en texte. Si je réalisais des films ou peignais, me demanderait-on pourquoi je n'écris pas ? L'on se dirige vers l'outil où on se sent le plus en confort pour créer. Peut-être que cette question finit par agacer les auteurs francophones car elle laisse entendre des questions idéologiques sur l'injonction de s'exprimer dans la langue censée être la sienne, l'unique valable qui justifie l'appropriation...

Peut-être que ma langue natale est la poésie telle que je la pratique. Moi, je dis qu'on naît sans langue et quand on écrit régulièrement, on crée sa poésie natale.

Ce n'est sûrement pas être nulle part mais se creuser pour soi un espace singulier pour s'y retrouver une fois le miroir brisé.

Je ne suis pas sûre que ma langue de création soit le français car mon imaginaire est travaillé par les cultures de toutes les langues que je maîtrise et les lecteurs ou critiques qui en parlent soulignent justement la présence de l'arabe par exemple. Ce serait long à expliquer.

Je n'ai pas quitté ma langue natale puisqu'à l'origine elle était multiple et je crois bien que ma façon de m'exprimer ne tient pas qu'au français. Par ailleurs, il me semble que lorsque j'écris, je m'adresse à un lectorat maîtrisant le créole algérien d'où probablement mon étonnement chaque fois que les circonstances me rappellent qu'en France où je réside, beaucoup de lecteurs sont monolingues, phénomène qui continue à me poser questions.

Pour finir, je crois qu'on ne choisit pas, que la démarche n'est pas consciente, exactement comme dans l'expression spontanée entre locuteurs algériens usant de tous les systèmes linguistiques à leur portée et qui parlent une espèce de créole algérien.

Souad Labbize

Née en Algérie, elle vit à Toulouse et a publié plusieurs ouvrages aux éditions des Lisières comme *Brouillon amoureux* (2019) et *Enfiler la chemise de l'aïeule* (2021)